

evene.fr

Extrait du livre

L'AMOUR EST UN FLEUVE DE SIBERIE

DE JEAN-PIERRE MILOVANOFF

Date de publication : 02/09/2009

Editeur : Grasset

Avec l'autorisation de l'éditeur pour www.evene.fr

Reproduction et/ou diffusion interdites

Usage strictement personnel

L'AMOUR EST UN FLEUVE DE SIBERIE de JEAN-PIERRE MILOVANOFF

Editeur : Grasset - Extrait téléchargé et disponible sur www.evene.fr

Les lanternes

On se connaît depuis longtemps, monsieur Milianoff. Vous fréquentiez le café-hôtel de la Bélugue. Ma mère vous réservait toujours sa meilleure chambre. J'ai des souvenirs de vous quand j'étais gosse et que vous jouiez avec moi au baby-foot toute la soirée. Vous remettiez toujours le même disque de J.J. Cale dans le juke-box. *Cajun moon*, vous vous rappelez la chanson ? *What have you done, Cajun moon* ? Excusez mon mauvais accent. Elle est loin, cette lune-là, mais c'est comme si je la voyais chaque fois que je lève la tête au-dessus du vieux phare blanc. *Cajun moon, you took my babe way too soon...* C'est mon histoire qu'elle éclaire. Et peut-être la vôtre aussi...

Plus tard, vous avez cessé de venir chez nous et ma mère l'a regretté. Moi j'enrageais de la voir servir des boissons à des hommes qui cachaient si mal leurs désirs. Je me disais qu'un jour je les saisisrais à la gorge et je les cognerais contre le comptoir. Des enfantillages, bien sûr. Plus je grandissais et prenais du poids, moins l'on risquait de me confondre avec Mohamed Ali. Le Yachtman disait que je faisais tout de travers mais que je progresserais. Il se trompait. Je suis incapable de me corriger. Peut-être parce que j'ai rêvé au lieu d'apprendre. Alors, je me suis rabattu sur ce coin de plage et de ciel que vous connaissez et j'ai juste essayé de traverser la vie sans faire de mal aux voisins. Vous voyez que, malgré les apparences, je ne manquais pas d'ambition.

N'allez pas croire que ce soit facile, monsieur, d'être responsable d'un camping quatre étoiles pendant l'hiver. J'ai deux cents caravanes à garder et quelques bateaux dont le vôtre, sept jours sur sept. Je possède un fusil dont je ne dois pas me servir et le téléphone pour appeler la gendarmerie si ça se gâte. Une année on a installé des caméras reliées à un écran. Elles ont été volées tout de suite. Ici, les cambrioleurs font main basse sur tout ce qui se revend. Même le mobilier des caravanes est convoité. Et c'est nous, les gardiens assermentés, qui devons empêcher les vols et surtout les déprédations. Rien que pour surveiller le port de plaisance et les villas de Cap-Marin, il y a une dizaine de vigiles et de maîtres-chiens. Moi je n'ai jamais eu d'animal et je n'en veux pas. Je me débrouille seul. A différents moments de la journée, et la nuit aussi, je fais des rondes dans le camping avec mon sifflet et un vieux fusil à deux coups où je ne glisse pas de cartouches par crainte de blesser quelqu'un. Mais personne ne le sait et j'ai vu des squatters partir en courant quand je m'approchais des lavabos et que la pleine lune me grandissait. A dire vrai, les drogués qui se piquent dans les toilettes ou les vagabonds qui fracturent une caravane pour y dormir ne me font pas peur. Le vrai danger, c'est de surprendre des professionnels en train d'enlever un mobile home sur une remorque. J'ai un collègue à qui cette mésaventure est arrivée, il a pris une balle dans le ventre.

Le matin, quand je fais ma première tournée d'inspection, si la mer gronde au bout de la plage et qu'il y ait de l'orage dans l'air, je me rappelle les grandes tempêtes de mon enfance, à une époque où personne ne parlait de réchauffement climatique, et je repense à ma mère dirigeant seule la Bélugue. Elle était toujours entourée de beaucoup d'hommes. Clients de passage ou habitués. L'un d'eux a été mon père, pas vrai ? J'aurais donné cher pour le connaître. Et puis, l'autre soir, en classant de vieux papiers, je suis tombé sur cette photo. Il pleut. Ce doit être l'hiver. Vous êtes debout sur la plage. Manteau long. Echarpe nouée. Vous riez en tenant le cou de ma mère qui n'a pas l'air de se défendre. Ce geste, ce rire, ça ne trompe pas. J'ai cherché votre adresse dans le registre du camping et je me suis forcé à vous écrire. Merci d'avoir accepté de me voir. Chaque été, je vous aide à sortir votre bateau et à le tirer jusqu'à l'eau, mais je n'ai jamais osé vous parler un peu longuement. Aujourd'hui peut-être que je parviendrai, grâce à vous, à faire toute la lumière sur mon histoire. Au téléphone vous m'avez dit que ma lettre vous troublait car vous n'êtes « sûr de rien ». J'ai retenu cette expression parce que, pour moi, voyez-vous, c'est un début...

J'ai compris assez tard que ma mère avait une vie qui m'était cachée. Une vie tumultueuse, bien différente de celle que je croyais. Cette découverte est liée à ce cinglé de Johnnie Wood qui avait déjà sillonné l'Amérique dans sa Cadillac quand je n'étais qu'un petit garçon prisonnier du triangle d'eau, de sable et de vent où je suis encore embourbé. Ah ! là ! là ! Si vous aviez vu dans quel état il a débarqué chez nous un soir d'orage ! Il était déjà très connu. Les magazines qu'on n'appelait pas encore *pipol* l'avaient montré en compagnie du Président pour un concert à l'Elysée, et il était là, dans la grande salle de l'hôtel de la Bélugue, marmonnant des blues et tenant à peine debout. Mais quelle allure ! Quelle liberté ! Tout de suite j'ai admiré ses chaussures rouges, sa veste en caïman et la longue tresse décolorée qui contrastait avec ses cheveux noirs et flottait sur une épaule comme une queue de renard. C'est peu de dire que j'aurais aimé lui ressembler. Mais, à l'âge où mes camarades

L'AMOUR EST UN FLEUVE DE SIBERIE de JEAN-PIERRE MILOVANOFF

Editeur : Grasset - Extrait téléchargé et disponible sur www.evene.fr

de classe rêvaient de faire le tour du globe en deltaplane, mon front se couvrait de sueur à la pensée qu'un jour je serais forcé de quitter ma mère pour voler de mes propres ailes, comme elle disait, mes propres ailes de géant.

Johnnie, autant que je sache, ne s'était jamais inquiété pour autre chose que pour des boutons de manchette égarés sous un divan ou pour un 33-tours de Lightnin' Hopkins qui manquait à sa collection. De seize à vingt-quatre ans, il avait vécu aux Etats-Unis, soi-disant pour y apprendre la langue de Rockefeller, mais tout ce qu'il avait rapporté du Nouveau Monde, outre l'usage des excitants et des boissons fortes, c'était l'accent de l'Alabama en français, la passion du blues, et une façon de dire « my God ! » en lorgnant le plus haut bouton des chemisiers qui allait faire craquer ma mère.

Le drame de Johnnie Wood, je l'ai appris beaucoup plus tard, c'est qu'il ne s'appelait ni Wood ni Johnnie, ni même John, mais Jonas, un prénom difficile à porter quand on a cinq ans et que tous les adultes qu'on croise sur son chemin vous demandent d'un air gourmand : « Alors, mon petit, la baleine ne t'a pas encore avalé ? » Il n'est pas simple d'apprendre à nager, ni même de se concentrer sur les additions à deux chiffres, quand on s'attend à disparaître dans le ventre d'un gros poisson. Et même si l'institutrice ou le maître-nageur vous serine que la baleine n'en est pas un, est-il tellement plus rassurant d'être englouti par un mammifère marin ?

Johnnie prétendait qu'il devait son prénom fatal à un grand-père qui avait fait la fortune de la famille en créant une entreprise de mobilier devenue la première du Languedoc. A l'instant où il s'était penché sur le luxueux berceau d'acajou, le vieillard avait entendu une voix lui enjoignant de prénommer Jonas le nouveau-né. S'opposer à la volonté de l'aïeul était difficile, résister à la parole du Très-Haut était exclu. Le petit garçon avait donc vécu dans l'épouvante d'être gobé par un cachalot et il ne s'était jamais approché d'une piscine ou d'un aquarium sans être saisi de convulsions.

J'ignorais tout de cette malédiction, le soir où Johnnie débarqua par hasard dans mon existence. A l'époque ma mère se démenait pour sauver la Bélugue. En été, des familles scandinaves occupaient les treize chambres de l'hôtel et nous servions des boules de glace à des blondinets bien au-delà de minuit. Mais nous étions en octobre, les touristes brûlés au second degré avaient plié bagage. Nos seuls clients étaient les représentants qui ne restaient jamais chez nous plus d'une nuit et le Yachtman, installé depuis la mi-août, qui passait ses après-midi au comptoir à se plaindre du manque de distractions et à siroter du vin blanc. C'était, selon ses dires, un skipper professionnel qui convoyait des bateaux et naviguait aussi pour le plaisir. Ayant cassé le gouvernail de son voilier, il attendait de recevoir un nouveau safran de je ne sais où. Sans doute avait-il une autre raison de s'attarder dans notre établissement, mais c'est un sujet sur lequel je préférerais passer vite car il s'imposera de lui-même. On voyait aussi quelquefois, dans la grande salle du rez-de-chaussée, à l'heure de l'apéritif, un groupe de jeunes pêcheurs attirés par la beauté mélancolique de ma mère et, de temps à autre, quand le temps le permettait, un centenaire échappé d'un mouvoir, qui buvait sans payer jusqu'à l'arrivée des gendarmes.

Je me rappelle que le jour où Johnnie fit halte chez nous, j'étais seul avec ma mère et le Yachtman dans la grande salle de l'hôtel. J'avais posé mes livres de classe sur la table la plus éloignée du baby-foot, juste devant les baies vitrées. J'étais distrait comme souvent. Tout l'après-midi le vent du sud avait amassé des nuages de plus en plus bas au-dessus de la Camargue. Les chalutiers de Sète et du Grau-du-Roi n'étaient pas sortis. Autour du phare de la Bélugue, la mer était blanche, rogue et grondeuse. A un moment, je vis une barque sinistrement vide que la bourrasque poussait dans les rouleaux à deux cents mètres du rivage.

— L'orage monte, dit ma mère. Dépêche-toi de finir tes exercices.

En prévision d'une coupure de courant, toujours possible quand le vent soufflait avec cette force, elle aligna des bougies neuves sur le comptoir et posa une grosse boîte d'allumettes à portée de la main. Au-delà de la terrasse, les éclairs pailletaient un ciel d'anthracite et la barque vide avançait par à-coups, un peu de traviole, vers Cap-Marin. Je me disais qu'un homme était passé par-dessus bord et qu'il était peut-être en train de se noyer.

— Tu entends ce que je te dis, Silvio ? Dépêche-toi !

Je repris mon stylo à bille et trouvai la bonne réponse à la question que j'avais laissée en suspens : « Quelle leçon nous donne Saint-Exupéry dans ce passage ? » C'est alors qu'une voiture s'engouffra dans l'allée de gravier menant à l'hôtel. On entendit un long crrrrrrrrrrrr, et puis bang, et des cling cling cling cling à vous soulever le cœur. Le conducteur, freinant trop tard, avait heurté les lanternes de couleur que ma mère et moi avions disposées devant les buis qui délimitaient le parking.

— Certains se croient à Indianapolis, dit le Yachtman. Il n'y a qu'en France qu'on tolère les fous du volant. En Alaska, si une auto brûle un feu rouge, un hélicoptère de la police la prend en chasse. Le chauffard n'a aucune chance de lui échapper à moins que le brouillard... épais comme un sac de laine...

Je n'eus pas le temps d'écouter la fin de l'histoire. A peine avais-je revissé le capuchon de mon stylo que le briseur de lanternes traversa la salle en portant un étui à guitare, s'assit au comptoir et commanda une double

L'AMOUR EST UN FLEUVE DE SIBERIE de JEAN-PIERRE MILOVANOFF

Editeur : Grasset - Extrait téléchargé et disponible sur www.evene.fr

vodka. Sans glace, précisa-t-il. Ma mère prit une bouteille derrière elle et servit la consommation. En guise de remerciement, le nouveau venu se contenta de lâcher très distinctement ce fameux « my God ! » avec lequel, comme je le compris bientôt, il ponctuait ses coups de cœur.

— Je croirais bien que vous avez bousillé les lanternes avec votre char ! lui dit le Yachtman pour amorcer la conversation.

L'autre, comme s'il n'avait rien entendu, vida son verre en battant la mesure du pied. Sans doute qu'il avait dans la tête un refrain dont il n'arrivait pas à se défaire, dans le genre *Stormy weather*. Ou peut-être déjà, prémonitoirement, le célèbre *I've got a woman* de Ray Charles ou le moins connu *Stealin', stealin', pretty mama*, un tube des années vingt souvent repris par les chanteurs de blues ou de rock.

*If you don't believe I love you, look what a fool I've been,
If you don't believe I'm sinkin', look what a hole I'm in.
Stealin', stealin', pretty mama, don't you tell on me.
Si tu ne crois pas que je t'aime, regarde quel idiot j'ai été,
Si tu ne crois pas que je coule, regarde dans quel trou je suis.
J'reviens, j'reviens, pretty mama, ne me crache pas dessus.*